

REPRÉSENTATION DES RELATIONS SÉMANTIQUES VS MARQUAGE DES RELATIONS SÉMANTIQUES : SPÉCIFICITÉ DES OPÉRATEURS LINGUISTIQUES

Alain LEMARÉCHAL
Université de Paris 4 – Sorbonne

Je ne vais pas aborder ici des problèmes comme celui de la catégorisation des relations sémantiques – des rôles sémantiques, par exemple, à travers les différentes versions de la « Théorie des cas » ou les théories concurrentes, ou à travers les différents modèles de linguistique cognitive –, mais celui de leur représentation dans les théories linguistiques, d'une part, et, d'autre part, de leur marquage effectif dans les langues, pour, en fin de compte, souligner le divorce existant entre ces deux plans et la spécificité des opérateurs linguistiques face aux opérateurs logico-sémantiques qu'on est tenté de mettre derrière – ou dessous ? – les phénomènes linguistiques.

Dans un certain nombre de mes dernières publications – entre autres les deux livres sur *Zéro(s)* et *Études de morphologie en $f(x)$* – j'ai eu recours à des notations en $f(x)$; cet emploi de $f(x)$ va, je le crains, déclencher diverses réactions de rejet, ou de commisération, aussi bien de la part de ceux qui refusent systématiquement de telles symbolisations, représentations, notations, etc., que de ceux qui les pratiquent. Je compte donc expliquer ici quel rôle j'entends faire jouer – pour l'instant du moins – à ces $f(x)$: essentiellement un rôle de loupe ou de microscope, appliqué aux signifiés, c'est-à-dire aux valeurs sémantiques (entre autres, relations sémantiques, mais aussi spécification de propriétés, etc.).

Pour diverses raisons, dont je vais examiner quelques unes ici, on a intérêt à adopter une représentation unifiée des relations sémantiques et indépendante de leur marquage morphosyntaxique. Or, une des meilleures façons, parce que claire et explicite, de le faire consiste à utiliser des formules

d'inspiration logico-algébrique en $f(x, \dots)$. On les retrouve sous des formes diverses aussi bien chez Dik et l'École fonctionnaliste d'Amsterdam, chez les harrisiens du LADL, que dans la « forme logique » de certaines versions de la grammaire générative ; les parenthèses vides de Culioli, $() R ()$, en sont peu éloignées, en tout cas pour ce qui nous occupe ici. Je montrerai l'intérêt, ou plutôt la nécessité, de représentations unifiées des relations sémantiques, en l'occurrence au moyen de $f(x, \dots)$, dans trois types de situations.

Il n'est donc pas question pour moi de représenter de façon totalement formalisée telle ou telle relation sémantique comme celles exprimées par « monter », « descendre », « enfermer », ainsi qu'on a tenté de le faire plus ou moins à la suite de la Sémantique Générative (qu'on l'avoue ou non)¹ à coup d'opérateurs considérés de manière a priori comme universels ou « primitifs » : 1) on suppose souvent universelles des représentations qui paraissent tomber sous le sens dans l'exacte mesure où elles sont bien adaptées à l'anglais ou au français ; 2) il s'agit de décrire la variété des langues, y compris la variété, éventuelle – mais c'est précisément ce qui est à vérifier –, des stratégies cognitives sous-tendant la variété des phénomènes morpho-syntaxiques ; 3) les formalisations qui ont été proposées peuvent le plus souvent être soupçonnées de renvoyer à l'ontologie, et non à ce qui est effectivement codé linguistiquement.

La stratégie présentée ici consistera au contraire à « promener » pour ainsi dire les représentations en $f(x, \dots)$ comme une loupe à grossissement variable sur les phénomènes linguistiques : ces $f(x, \dots)$ peuvent correspondre en effet à des formes verbales, des prépositions, ou à de simples sèmes, parmi d'autres, associés aux verbes, noms, prépositions, et même à des schèmes cognitifs qui ne sont pas nécessairement codés linguistiquement ; et cela est bien utile quand on adopte un point de vue translinguistique : une relation peut être codée à des niveaux divers ou pas codée du tout, servant seulement éventuellement de simples guides pour des inférences.

Les prépositions comme $f(x, \dots)$: des $f(x, \dots)$ à tous les étages

On constate que certaines marques effectivement attestées dans les langues apparaissent à des niveaux très divers : c'est le cas, par exemple, des prépositions, dans une langue à prépositions comme le français, qui apparaissent aussi bien à l'intérieur du syntagme nominal pour introduire un complément de nom que pour introduire des compléments de verbe, et des circonstants de niveaux divers : syntagmes prépositionnels exprimant des spécifications, internes à la prédication, de manière, de vitesse, etc., vs syntagmes prépositionnels de repérage externe, c'est-à-dire de lieu, de temps,

1 Dik est lui-même assez représentatif de cette attitude, refusant les opérateurs abstraits dans l'étude du sémantisme des mots (Dik 1989, p. 21), mais ayant recours à des analyses qui y ressemblent beaucoup dans l'analyse des verbes de mouvement par exemple (cf. J. François 1998, cf. aussi les discussions du problème par des linguistes de la même école comme Schack Rasmussen 1994, pp. 41-64).

etc., vs syntagmes prépositionnels d'évaluation et d'attitudes propositionnelles, vs syntagmes prépositionnels d'énonciation :

CdN	<i>portrait de groupe avec dame</i>
Complt de V	<i>parler avec qqn</i>
Circ de manière	<i>avec soin</i>
d'accompt	<i>se promener avec qqn</i>
d'instr	<i>couper du bois avec une hache</i>
SAdv de phrase	<i>? avec prudence, P. ne répondit pas à toutes les questions</i>
Sadv d'énonc°	<i>entre nous, ...</i>

Dans un sens, l'unité de la relation semble aller de soi, vu l'identité même de la marque, mais la représentation en $f(x, \dots)$ a l'avantage de découpler le signifié relationnel de la préposition de la fonction (ou plutôt, pour être plus précis, de l'incidence) du syntagme prépositionnel ; on représente le signifié relationnel attaché à la préposition au moyen d'un $f(x, y)$ dont le 1^{er} argument est constitué ou bien par le nom déterminé ou par le verbe ou par la prédication plus ou moins étendue ou par le contenu propositionnel, etc. :

$RPrép(X, z)$

où X représente soit le verbe (dans le cas des compléments « indirects »), soit le noyau prédicatif (dans le cas des circonstants exprimant des spécifications internes du procès ou des repérages externes, de temps, lieu, etc.), soit le contenu propositionnel (syntagmes adverbiaux d'attitude propositionnelle), soit l'énoncé (syntagmes adverbiaux d'énonciation)

et z représente le terme ajouté

Par ailleurs, les incidences diverses des syntagmes prépositionnels correspondent à une intégration progressive de déterminations (au sens le plus large du terme) de l'énoncé qui conduisent, par spécifications successives, des relations prédicatives nucléaires à la constitution d'un acte de parole complet. Dik² propose, dans la ligne de Reichenbach (1947), Vendler (1967), Lyons (1977)³, de représenter ces différents niveaux au moyen de $f(x, \dots)$ enchâssés. Ce qu'on peut représenter d'une façon outrageusement simplifiée de la façon suivante⁴ :

(en bref (à mon avis (ce matin (dans le jardin (pondre (poule, oeuf))))))
[Enonc° [AttitudeP [RepèreTps [RepèreLieu [f (x, ...)]]]]]

Nous prendrons ici ces notations comme un cadre général commode, dont on pourra, et devra, critiquer ou affiner, à volonté, le détail soit des notations (cf. le caractère simpliste, à mon avis, de la représentation de la quantification/détermination⁵ des syntagmes « nominaux » exprimant les termes

2 Dik 1989, pp. 54-61.

3 Pour cette filiation, cf. Dik 1989, p. 50 n. 4.

4 Pour les termes précis et les notations exactes proposés par Dik, cf. Dik 1989, p. 57 sqq. Présentation dans Lemaréchal 1998, pp. 145-147.

5 Dik 1989, pp. 55, 115 sqq.

des relations), soit des niveaux eux-mêmes : peut-on, par exemple, subsumer sous un même niveau « manière » et instrument ou bénéficiaire⁶ ? de même, est-il bon de reconduire la dérivation traditionnelle « lieu > temps > cause » qui présente l'expression du temps comme une métaphore du lieu, etc.⁷ ?

Cumul/décumul de sèmes relationnels

Dans le cas précédent, les notations en $f(x, \dots)$ permettent de représenter des relations qui, dans certaines langues du moins, peuvent être exprimées par une même marque segmentale ; la notation en $f(x, \dots)$ permet d'isoler ce qui relève de la marque segmentale de ce qui relève des autres types de marquage, dans le cadre de ce que j'ai proposé d'appeler « superposition des marques »⁸ : marques intégratives et séquentielles – intégration au syntagme nominal (*portrait de groupe avec dame*) vs au centre propositionnel (*parler avec quelqu'un, travailler avec soin, avec son fils*) vs extrapositions diverses (*avec prudence, il n'a pas répondu à toutes les questions, ou en toute franchise, ...*) – et catégorielles (en l'occurrence, valence verbale : *parler avec quelqu'un*). Dans le cas qui va nous occuper maintenant, il s'agira, au moyen de $f(x, \dots)$, de représenter de manière unifiée des relations qui connaissent des marquages différents d'un type de langues à l'autre, ou à l'intérieur d'une même langue.

On constate en effet que, pour ne pas quitter le problème du marquage des participants, le marquage des différents actants d'un verbe qui peut nous paraître⁹ typiquement triactanciel comme « donner » peut être assuré, selon les langues (marquage que l'on pourra retrouver étendu à un plus ou moins

6 Dik 1989, pp. 57, 192-198.

7 Dik 1989, pp. 57, 206-208.

8 L'idée est que le marquage morphosyntaxique est toujours assuré par la combinaison – « superposition » dans une conception pluridimensionnelle de la syntaxe représentée en plusieurs couches – de marques de différents types : 1) des marques segmentales (morphèmes constitués de segments), 2) des marques séquentielles (ordre des mots, et des constituants en général), 3) des marques intonatives et prosodiques (tempo, sandhi, harmonie vocalique, accent, tout phénomène démarcatif corrélé à des valeurs syntaxiques), ces marques fonctionnant en partie comme marques intégratives, 4) des marques catégorielles (informations syntaxiques ou simplement distributionnelles véhiculées avec l'appartenance des segments, bases, mots, syntagmes, à une catégorie particulière (parties du discours, sous-classes de parties du discours, etc.) morphosyntaxiquement définie. Ceci posé, deux situations peuvent se présenter : ou bien ces différentes marques ont chacune une valeur propre récurrente dans tous leurs emplois (chacune, segmentale ou non, a alors le statut de signe saussurien), ou bien elles n'ont aucune valeur propre récurrente prises séparément, mais n'ont de valeur qu'associées en faisceaux de marques de types divers, chacune des marques du faisceau ne fonctionnant alors à son niveau que comme un simple trait distinctif et seul le faisceau, le complexe de marques de types divers, ayant le statut de signe saussurien (cf. Lemaréchal 1983).

9 En effet, même « donner » peut être représenté dans les langues à séries verbales par deux verbes dont aucun n'est triactanciel, les deux étant biactanciels, l'un à second actant inanimé patient et l'autre à second actant animé destinataire.

grand nombre de verbes ayant vocation à fournir des verbes triactanciels dans les langues qui en possèdent), par :

- un relateur du genre des prépositions d'une langue comme le français,
- une marque d'applicatif intégrée à la forme verbale dans les langues à applicatif,
- une construction « directe »,
- un verbe pris dans une construction sérielle¹⁰ dans les langues à séries verbales,

soit :

« donner »	+	O1	+	O2
« donner-à »	+	O1	+	O2
« donner »	+	O1	+	« à » -O2
v1 + O1	+	v2	+	O2

ainsi en

anglais : *write someone something*

kinyarwanda :

n- da- andik -ir -a u- mu- byéeyi wa- a- njye u- rw- aandiko
 je Prést écrire MApplic MAsp Pf MCl mère MCl Mgén 1sg Pf MCl lettre
 « j'écris une lettre à ma mère »

français : *écrire qqch à qqn*

yoruba : *mo sọ fún ọ*
 1sg dire donner 2sg
 « je te (l')ai dit »

On remarquera d'abord que, pour représenter de manière unifiée, au moyen de $f(x, \dots)$, le signifié relationnel – ici, le « rôle » ou le « cas sémantique » – non seulement quand il est attaché à une marque segmentale spécifique (préposition et marque d'applicatif), mais quand il est associé à un verbe (unique quand il s'agit d'un verbe triactanciel ou un des verbes de la série), il est nécessaire, pour représenter la valence, de ne pas se contenter, sauf pour des grains d'observation fort grossiers¹¹, de :

$f_v(x, y, z)$

mais de représenter chaque rôle contrôlé par le verbe, quel que soit son marquage, au moyen d'un $f(x, \dots)$, soit :

$R_x(V, x)$
 $R_y(V, y)$
 $R_z(V, z)$

10 Les séries verbales ont bien d'autres emplois, cf. Lemaréchal 1998, pp. 211-214.

11 Sur les insuffisances de ces représentations de la valence, cf. Lemaréchal 1997, p. 46 sqq.

c'est-à-dire pour le verbe :

$$f_v(x, y, z) \hat{=} \dots \hat{=} s_1(V, x) \hat{=} s_2(V, y) \hat{=} \dots$$

Il y a de bonnes raisons, en dehors de toute considération translinguistique, de procéder de la sorte. En effet, si on représente un verbe transitif par un $f(x, y)$ ou un verbe ditransitif par un $f(x, y, z)$, les rôles de x vs y vs z seront définis par référence à f ; pour « donner », x sera défini – si l'on admet l'assimilation discutable de la première place d'argument d'une fonction prédicative logique avec le rôle d'un premier actant d'une forme verbale active d'une langue de type accusatif – comme « donateur », le rôle d' y comme « don », celui de z comme « donataire », c'est-à-dire par leurs rôles respectifs dans l'action particulière de « donner » ; de même, pour « dire », x ne pourra être défini que comme « diseur » vs y comme « dit » vs z comme « à-qui-qqch-est-dit » ; et ainsi de suite pour chaque verbe : les rôles ne seront définissables que par rapport à chaque verbe particulier. Éventuellement, ces « donateur », « diseur », etc., seront catégorisés (c'est-à-dire à rassembler dans une catégorie opposée à d'autres) comme remplissant un certain rôle récurrent avec une certaine catégorie de verbes. Mais, les rôles peuvent se retrouver pour des arguments d'une catégorie de f à une autre (« dire qqch à qqn » > « parler à qqn »), il ne suffit donc pas de catégoriser les f , il est nécessaire de catégoriser séparément les rôles R à travers l'ensemble du système de la langue.

En fait, toute théorie des « cas » ou des rôles qui découple la catégorisation des rôles de celle des verbes ne fait rien d'autre. A titre d'exemple, nous donnerons les listings retenus par Dik¹² ; pour les rôles associables aux places d'argument¹³, il propose la catégorisation suivante :

arguments	1	2a	2b
	Agt	Goal[Exp]	Recipient[Exp]
	Positioner		Location
	Force		Direction
	Processed		Source
	Zero		Reference

et, pour les verbes, selon l'assortiment de rôle avec lesquels ils sont compatibles :

Ag Go	John (Ag) kissed Mary (Go)
Ag GoExp	John (Ag) scared Mary (GoExp)
Ag Rec	John (Ag) waved to the crowd (Rec)

12 Dik 1989, pp. 103-104.

13 On ne suivra pas Dik ici : la numérotation des arguments (et, sans doute aussi, le fait de les limiter à 3, de subsumer sous le même 2 le patient et le reste) ne doit pas être retenue à ce niveau, sémantique, sous peine de reporter sur ce niveau sémantique très abstrait des oppositions linguistiques relevant de la « mise en perspective » des actants (c'est-à-dire du rang des actants et non des rôles) et de privilégier les langues de type accusatif (voir, d'ailleurs le traitement « dérivé » des langues ergatives chez Dik, tout à fait ethnocentrique).

Ag RecExp	John (Ag) apologized to Peter (RecExp)
Ag Loc	John (Ag) landed on Mars (Loc)
Ag Dir	John (Ag) drove to London (Dir)
Ag So	John (Ag) jumped from the table (So)
Po Go	The enemy (Po) occupied the city (Go)
Po GoExp	John (Po) impressed Mary (GoExp)
Po Rec	John (Po) was grateful to Mary (Rec)
Po Loc	John (Po) lives in London (Loc)
Fo Go	The storm (Fo) destroyed the harvest (Go)
Fo GoExp	The heat (Fo) suffocated John (GoExp)
Fo Dir	The rain (Fo) moved to the land (Dir)
Proc So	The apple (Proc) fell from the tree (So)
Proc Dir	The tree (Proc) fell into the river (Dir)
Zero Loc	The roof (Ø) rests on six pillars (Loc)
Zero Ref	The boy (Ø) resembles his father (Ref)
Ag Go Rec	John (Ag) gave the book (Go) to Mary (Rec)
Ag Go Loc	John (Ag) placed the dustbin (Go) on the sidewalk (Loc)
Ag Go Dir	John (Ag) brought the car (Go) to London (Dir)
Ag Go So	John (Ag) took the book (Go) from the table (So)
Ag Go Ref	John (Ag) taught the children (Go) mathematics (Ref)
Po Go Loc	John (Pos) kept his money (Go) in a sock (Loc)
Fo Go Dir	The wind (Fo) blew the leaves (Go) into the kitchen (Dir)
Fo Go So	The wind (Fo) blew the papers (Go) from the table (So)

Une fois procédé à cette unification de la représentation des rôles sémantiques au moyen de $f(x, \dots)$ quel que soit le marquage, les quatre constructions étudiées se présentent comme offrant un éventail allant d'un cumul à un décumul plus ou moins complets des différentes relations sémantiques, soit à l'intérieur d'une même langue, soit, de manière translinguistique, quand on passe d'une langue à l'autre dans une optique contrastive. Les $R(X, x)$ sont

- soit incorporés au verbe,
- soit marqués indépendamment, dans le verbe, au moyen d'un morphème particulier : c'est le cas des applicatifs ;
- soit marqués indépendamment, hors du verbe, par une préposition,
- soit portés chacun par un verbe différent à l'intérieur d'une série verbale.

On a donc :

$f_v(x, y, z)$	cf.	$v + O1 + O2$
$f_v[fbV(x, y) \wedge f_{ir-}(V, z)]$		$v\text{-ir-} + O1 + O2$
$f_v(x, y, z) \wedge R_{prép}(V, z)$		$v + O1 + \text{à-O2}$
$f_{v1}(x, y) \wedge f_{v2}(x/y, z)$		$v1 + O1 + v2 + O2$

Ce type de cumul/décumul du marquage des relations n'est pas limité au verbe : il s'observe aussi dans de nombreux domaines comme le mode de quantification des noms¹⁴, ou bien les constructions « possessives » des noms

14 Leur mode de quantification peut être ou bien lexicalisé, c'est-à-dire relever des marques catégorielles (appartenance à telle sous-classe de noms, discrets vs denses vs compacts, si l'on admet la trichotomie proposée par Culioli pour le français), ou bien explicité par une marque

(primitifs ou déverbaux), quand on passe de langues sans classificateur possessif à des langues avec classificateur possessif ou, dans ces dernières, quand on passe des noms directement possessibles – qui correspondent plus ou moins aux possessions dites « inaliénables » – aux noms non directement possessibles – les possessions « aliénables »¹⁵.

Les prépositions comme marques complexes : les prépositions entre relation et classification

Dans le cas que nous venons d'étudier, les $f(x, \dots)$ ou bien représentent des relations sémantiques exprimées par des marques spécialisées ou bien constituent de simples sèmes associés, parmi d'autres, à un verbe – ou à un nom dans les cas, non traités ici, du mode de quantification ou des relations possessives. Mais même des marques comme les prépositions – marques qui peuvent paraître monolithiques, insécables, atomiques, si l'on veut – sont en fait complexes, pour peu qu'on change le grain de l'observation.

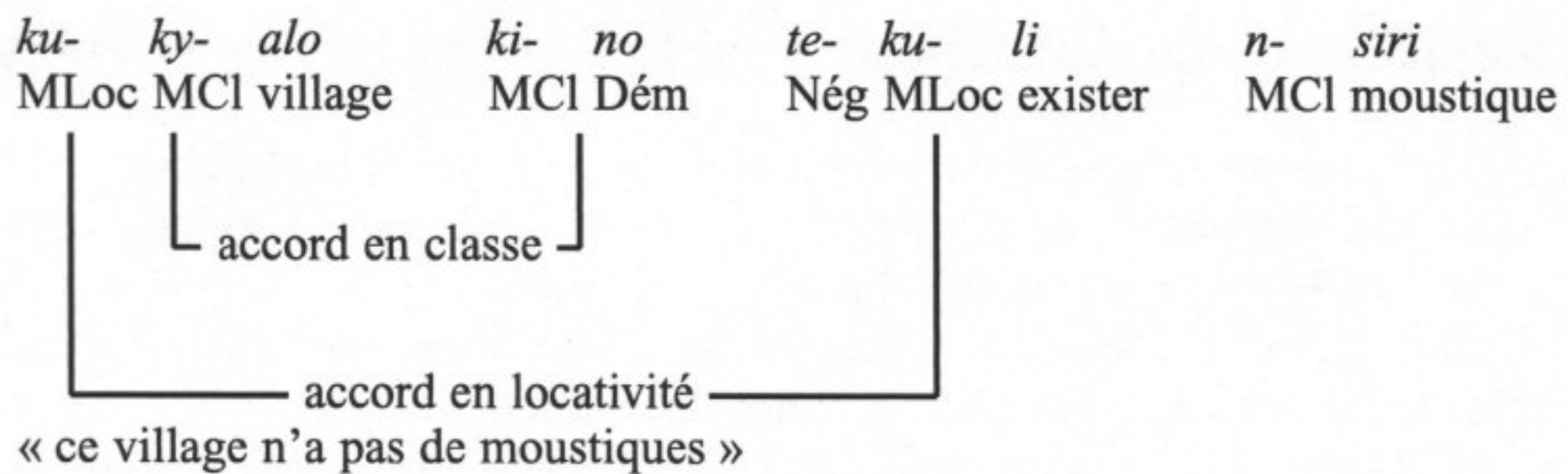
Certaines langues à classe ont, pour marquer le lieu, des classes locatives. Une des particularités de ces classes locatives, c'est qu'un nom marqué en classe locative peut fonctionner non seulement directement comme circonstant de lieu ou comme actant locatif des verbes de position, mouvement, déplacement, c'est-à-dire des verbes contenant un sème locatif (c'est-à-dire contenant des prédicats sémantico-logiques de localisation), mais comme sujet ou objet de verbes sans sème locatif. L'accord en classe caractéristique de ces langues se fait tantôt selon la classe proprement dite du nom, tantôt selon la classe locative pour des raisons sémantiques (caractéristique déterminant l'objet en tant que tel vs en tant que lieu) ; dans les noms, la marque de classe locative commute avec le prépréfixe ou augment, ou voyelle initiale, marque de substantivation¹⁶, tandis que dans les autres parties du discours qui s'accordent (adjectifs, formes verbales équivalentes de proposition relative par QUI, constructions génitinales, déterminants et pronoms), la marque de classe locative commute avec les marques de classe proprement dites :

<i>mu-</i>	<i>ki-</i>	<i>buga</i>	<i>mw-</i>	<i>onna</i>	<i>mu-</i>	<i>judde</i>	<i>a-</i>	<i>ba-</i>	<i>genyi</i>
MLoc	MCl	ville	MLoc	entier	MLoc	être-rempli	MSubst	MCl	visiteur
accord en locativité « la ville entière est pleine de visiteurs »									

segmentale, les classificateurs (affixes ou noms à usage plus ou moins limité de classificateur), cf. Lemaréchal 1998, p. 184 sqq.

15 Cf. Lemaréchal 1998, chap. VII.

16 Cf. pour cette analyse du prépréfixe ou augment des langues bantoues, Lemaréchal 1985.



L'opposition entre sujet vs objet vs régime de verbe à sème locatif vs circonstant est marquée par :

- la valence du verbe (verbes à 1 objet, à 2 objets, directionnels à sème locatif),
- l'ordre des mots (langues SVO),
- l'ajout de marques applicatives dans le verbe ; etc.

La marque de lieu n'a donc qu'une fonction classificatrice : le nom qui reçoit la marque de classe locative est reclassifié comme lieu.

Mais cette fonction classificatrice est tout aussi présente dans les prépositions d'une langue comme le français.

On analyse d'ordinaire les prépositions comme des « éléments de relation ». Effectivement, dans la mesure où elles sont spécialisées dans le marquage des circonstants, elles ouvrent une place d'argument absente du verbe. Mais, dans le cas des compléments de verbes à sème locatif par exemple, où la place d'argument de l'actant local est déjà présente dans la formule argumentale du verbe, elles servent essentiellement 1) à distinguer les actants les uns des autres et 2) à spécifier la relation, c'est-à-dire le rôle sémantique de l'actant qu'elles étiquettent, en le reclassifiant. Ainsi, dans une langue comme le français, la valeur des prépositions se décompose au moins en deux éléments :

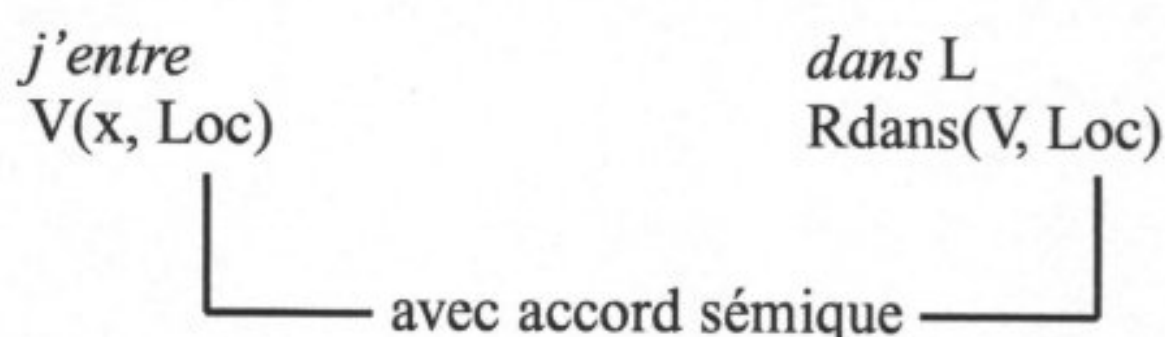
- 1) un « élément de relation » – qui est la conséquence de leur spécialisation fonctionnelle –, c'est-à-dire en termes de partie du discours un « élément translatif », définissable comme ouvrant à d'autres parties du discours les fonctions fondamentales caractéristiques des adverbes et syntagmes adverbiaux¹⁷ ;
- 2) un, ou plutôt plusieurs, « élément(s) classificatoires », qui classifient le régime de la préposition (ou autre relateur), en tant qu'« instrument » vs « lieu », etc., et, éventuellement, le sous-classifient en « extérieur » vs « intérieur », etc.

Ces éléments de sens sont donc amalgamés ou non dans la marque segmentale selon qu'il s'agit de relateurs du type des prépositions du français ou de classificateurs locatifs, du type de *ku-* et *mu-* des langues bantoues.

¹⁷ Adverbes et syntagmes adverbiaux définis ici comme catégories de mots et de syntagmes spécialisées dans la fonction circonstancielle.

Relation et classification réparties entre verbes et relateurs

Quand *dans* marque le complément d'un verbe (de position, de mouvement, de déplacement) présentant déjà un sème locatif et comportant une place d'argument local, la classification locative de l'actant concerné est assurée par deux fois. Il en résulte un accord sémique entre le verbe et le relateur, accord qui déclenche ce que j'ai proposé d'appeler la « captation »¹⁸ par le verbe du participant marqué comme un simple circonstant qui passe alors sous le contrôle du verbe et peut saturer la place d'argument correspondant dans ce verbe. Ainsi, par exemple, entre le verbe *entrer* et la préposition *dans* :



En effet, si $f(x, ...)$ représente un verbe de mouvement, ce verbe comprend un sème $R(x, Loc)$; en français, *Loc* (« locatif ») est instancié par un syntagme prépositionnel ; et la préposition exerce une fonction de classification sur le z du $R(X, z)$ d'un verbe de mouvement comme « entrer » : le lieu est sous-classifié en tant qu'« intérieur ».

Si la préposition a une fonction de classification sur le référent d'un des arguments du verbe et si le sémantisme du verbe lui-même a évidemment une fonction classificatrice sur le rôle de ses arguments, dans certains cas où la base verbale est dénominale, le nom qu'elle contient ajoute des spécifications supplémentaires de sous-classification. L'ensemble de ces phénomènes a été étudié par plusieurs linguistes de l'école de M. Gross, Boons en particulier¹⁹. Ainsi, dans *enfourner la nourriture dans sa bouche*, « enfourner » classifie z , « bouche », métaphoriquement, comme « four », etc. Ce qu'on peut représenter de la façon suivante :

enfourner quelque chose dans sa bouche

V « enfourner » $(x, y, z) \wedge Cl$ « Loc » $(z) \wedge Cl$ « intérieur » $(z) \wedge Cl$ « four » (z)
 $+ R_{Prép}(X, z)$

Prép = *dans*

R « dans » $(Xz) \wedge Cl$ « Loc » $(z) \wedge Cl$ « intérieur » (z)

vu l'accord sémique

$R_{Prép}(X, z) = R_{Prép}(V, z)$ (= captation)

$\rightarrow$ « bouche » (z, x)	$\wedge$ « Loc » (z) $\wedge$ « intérieur » (z) $\wedge$ « four » (z)	$< en-$ $< en-$ $<$	<i>dans</i> <i>dans</i> <i>four(n)-</i>
-----------------------------------	---	---------------------------	---

18 Ici, un syntagme marqué comme un simple complément circonstanciel est interprété, moyennant vraisemblance sémantique (inférence à partir du sémantisme et du verbe et du complément), comme un complément de verbe, ce qui décrit un type particulier de valence verbale.

19 Cf. Boons, 1987.

Voilà assez illustrées l'efficacité des notations en $f(x, \dots)$ ainsi que leur malléabilité, contrôlable, à différents grains d'observation : ce qui peut apparaître comme un $R(x, y)$ monolithique pourra s'avérer analysable en combinaisons de $R(x, y)$ d'un grain plus fin. Inversement, on peut travailler sur ces R sous-spécifiés : les décrire en termes de rôles sémantiques (ou cas) en reprenant les étiquettes des versions successives de la théorie des cas, ou en termes de « primitifs » a priori, posés comme plus ou moins universels, ou dégagés pour une langue donnée, ou bien encore en termes de schèmes d'entendement (Pottier) ou de configurations plus ou moins topologiques dans le style de Franckel. Cet emploi des notations en $f(x, \dots)$ ne préjuge pas non plus du statut qu'on donne à ces R : primitifs ou non, universels ou non, linguistiques ou cognitifs.

Spécificité du marquage morphosyntaxique des relations

Depuis les origines, la tradition grammaticale et linguistique, sinon logique et ontologique, a tendu, de manière récurrente, à concevoir les formalisations, au moins de façon métaphorique, sur le modèle de certains phénomènes grammaticaux – les relations d'après les cas ou les prépositions, les fonctions prédicatives d'après la valence verbale – ; et, corrélativement, certains outils comme plus proches d'opérateurs formels : plus un mot ou un item quelconque serait vide (??), incolore, etc., plus il serait « formel ». On a tendance à mettre derrière les $f(x, \dots)$ représentant les rôles sémantiques des opérateurs du genre LIEU(X, z), INSTR(X, z), etc. Or, que découvre-t-on quand, quittant le plan de la représentation des relations sémantiques, on se tourne vers celui de leur marquage effectif dans les différentes langues ?

Je prendrai ici l'exemple du marquage de l'instrument : que ce soit dans les langues à prépositions ou dans les langues à séries verbales, on s'aperçoit que, souvent, la marque segmentale attachée à l'expression de l'instrument ne marque pas en elle-même le rôle d'instrument, mais a un sens beaucoup plus vague : c'est le cas de *avec* en français aussi bien que des « prendre » ou « mettre » des langues à séries verbales ; ainsi, en yoruba :

<i>mo</i>	<i>fi</i>	<i>àdà</i>	<i>gé</i>	<i>igi</i>
1sg	prendre	machette	couper	bois
	<u>mettre</u>			

« j'ai coupé du bois avec la machette »

même si, dans certaines d'entre elles, c'est bien un verbe spécialisé, un « utiliser » (chinois), ou une préposition/locution prépositive spécialisée, *au moyen de* (français), que l'on trouve dans cet emploi.

J'ai montré ailleurs²⁰ que ces différentes marques ne retiennent qu'un aspect ou une phase caractéristique de la mise en oeuvre d'un instrument, qu'une facette de la relation qu'elles expriment, et que cette facette exprime la relation par synecdoque, qu'elle est « mise pour » la relation : « prendre »

20 Lemaréchal (à paraître), et 1998, p. 221 sqq.

correspond à une phase de prélèvement de l'objet instrument potentiel dans le monde extérieur, préalable à son introduction dans le scénario, introduction à quoi correspond le verbe « mettre », « avec » marquant l'association de l'instrument au procès.

Ainsi, dans l'exemple yoruba déjà cité, le rôle sémantique INSTR en lui-même n'est pas marqué ; en fait, il en va de même pour de nombreuses relations, et cela est particulièrement visible dans les langues à séries verbales ; ainsi, toujours en yoruba :

Olú lo aṣọ náà gbó
O. used dress the be-worn-out
« Olu a porté le vêtement et l'a usé »

(Bamgbose, 1972, p. 8)

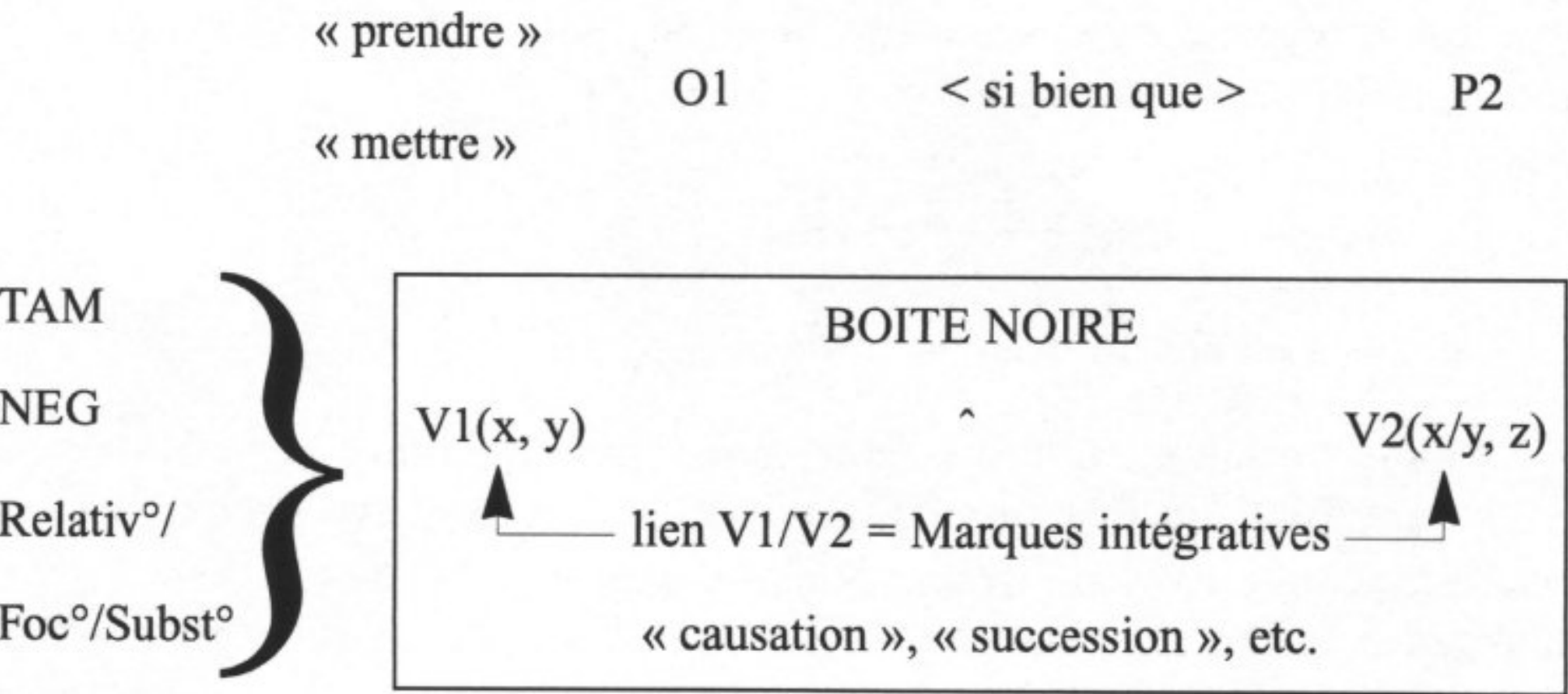
Bólá mú Fẹ́mí wá síbì
B. take, etc. F. come here
« Bola a amené Femi ici »

(ibidem)

òrò Múyìwá mú mi sẹ ò ré mi
affair M. take me offend friend my
« Muiwa's affair made me offend my friend »

(Oyelaran, p. 119)

La relation entre les deux syntagmes verbaux à l'intérieur du « super-syntagme verbal » que constitue la série verbale reste non spécifiée. Rien ne correspond à un opérateur INSTR(), CAUS(), etc. ; la simple séquence (marque séquentielle) à l'intérieur d'un segment délimité, en l'occurrence la série verbale (marques intégratives), pourrait faire figure de signifiant pour ces relations, mais on voit bien que la relation correspondant à cette intégration est beaucoup plus vague : simple consécution, sinon concomitance, etc., finalement l'existence d'une relation, plutôt qu'une relation particulière : ce que j'ai proposé d'appeler « relation (sémantique) minimale »²¹. Certains signifiés sont associés globalement à l'ensemble de la série qui à ce niveau fonctionne comme une « boîte noire », etc. :



21 Une relation qui, du point de vue du signifiant, n'est marquée par rien si ce n'est la simple cooccurrence dans un segment plus vaste des deux segments en relation et qui, du point de vue du signifié, reste indéterminée, un simple « il y a de la relation » ; cf. Lemaréchal 1997, chap. IV.

Les relations particulières sont inférées à partir de divers éléments intégrés à la boîte noire.

Il en va exactement de même en français pour *avec* qui ne marque guère qu'une concomitance :

VERBE	}	+ <i>avec</i> +	NOM
PREDICAT ÉTENDUE			
+ nom inanimé :	avec verbe d'action	^	Instrument
			il est allé au mariage de Marie avec sa voiture
			mais
			il est allé au mariage avec un pull-over déchiré

donc il faut que le régime puisse constituer un instrument vraisemblable de l'action exprimée par le verbe (et ses actants) ; sinon, l'interprétation reviendra à la valeur de concomitance...

Les inférences qui conduisent à l'interprétation de R comme INSTR() sont évidemment complexes, et diverses. Les inférences ne sont pas les mêmes selon que l'on a *écrire avec un crayon* (sans compter les langues où « crayon » est un dérivé transparent d'« écrire »), où *crayon* comporte et le sème INSTR et le sème « écrire », ou bien *écrire avec son sang*, où le sème « liquide », étant partagé et par *sang* et par *encre*, fonctionne comme hyperonyme d'un « liquide pouvant (éventuellement) servir à écrire (?) » ; ces inférences supposent des schèmes relationnels qui ne sont pas nécessairement codés linguistiquement. Bien plus, ?? *écrire avec une branche* est difficilement acceptable hors contexte, alors qu'*écrire sur le sable avec une branche* l'est tout à fait.

Opérateurs abstraits et marques linguistiques

Toute relation, même aussi concrète et apparemment simple, monolithique, que celle d'instrument, est une relation complexe qui suppose tout un paquet de relations (Culioli), entre l'utilisateur et l'action qu'il envisage (relation d'intentionnalité, de causation, contrôle sur l'instrument, contrôle sur l'action, etc.)²². Les marques segmentales marquent une ou quelques unes de ces facettes/éléments de relations, mais non la relation d'instrument. De ce fait, la même marque segmentale peut apparaître dans des relations différentes.

Du coup, l'élaboration d'opérateurs plus abstraits, sémantico-logiques, comme CAUS(P), mais aussi comme INSTR, est le produit d'un travail d'abstraction à partir du jeu complexe du marquage linguistique qui fonctionne plutôt par « figures », essentiellement synecdoque, métonymie et métaphore. Dans un sens, il n'y a rien d'étonnant à ce que les opérateurs abstraits, formels, « logiques » – et un bon nombre des « primitifs » qui ont pu être

22 Cf. Desclés, 1994 et ici même.

posés – ne soient pas directement adéquats aux phénomènes linguistiques : les systèmes formels sont des constructions, entre autres sur la langue, qui sont le fruit de millénaires d'élaboration et d'abstraction grandissantes, et non ce qui se cache derrière la langue.

Les représentations en $f(x)$ jouent un rôle de loupe ou de microscope, appliqué aux signifiés, c'est-à-dire aux valeurs sémantiques (entre autres, relations sémantiques, mais aussi spécification de propriétés, etc.), loupe ou microscope, à grossissement variable, mais de bonne définition, adaptable à des grains d'observation différents, mais qui restent clairs et explicites. Grâce à leur « réglage » possible, elles constituent un outil permettant de découpler les phénomènes sémantiques de leur marquage morphosyntaxique, pouvant s'associer aux signifiants à différents niveaux d'intégration. Elles sont unificatrices dans la mesure où elles peuvent jouer à un niveau atomique, sinon sub-atomique.

Quelques notions clés incontournables pour toute théorie du marquage morpho-syntaxique

Je reprendrai la conclusion de ma communication au Congrès International des Linguistes (Paris, 1997), en rappelant quelques notions clés incontournables pour toute théorie du marquage morpho-syntaxique :

- l'idée que ce marquage ne s'opère que par la superposition de marques de types divers, concomitantes (marques intégratives, séquentielles, catégorielles, segmentales),
- l'idée que les unités s'intègrent en unités plus grandes qui fonctionnent à ce niveau comme des boîtes noires, (des signifiés sont attachés à telle catégorie de boîte noire),
- l'idée que non seulement il y a sélection parmi les relations du « paquet de relations » que suppose tout scénario, tout procès, mais qu'on n'exprime même qu'une facette de la relation sélectionnée, une facette mise pour la relation.

Ce pointillisme est une caractéristique essentielle du langage, c'est ce pointillisme qui permet de parler du continu à l'aide d'éléments discrets. Il participe de la dissymétrie fondamentale entre encodage et décodage :

- on peut se représenter, à la rigueur, l'encodage sous forme de règles, alias recettes de cuisine, recettes qui seront globales dans l'exakte proportion où il y a réduction du degré de liberté,
- le décodage, lui, se caractérise au contraire par la componentialité et l'inférence.

BIBLIOGRAPHIE

- BOONS J.-P., GUILLET A. et LECLERE Ch., 1976, *La structure des phrases simples en français : I. Les verbes intransitifs*, Genève, Droz.
- BOONS J.-P., GUILLET A. et LECLERE Ch., 1987, La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs, *Langue française*, 76.
- COUPEZ A., 1980, *Abrégé de grammaire rwanda*, Butare, INRS.
- CULIOLI A. et DESCLES J.-P., 1979, *Systèmes de représentations linguistiques et métalinguistiques*, Paris, Collection ERA 642.
- CULIOLI A., 1982, *Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe*, Paris, Collection ERA 642.
- CULIOLI A., 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation, I*, Paris, Ophrys.
- DESCLES J.-P., 1994, *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*, Paris, Hermès.
- DIK S., 1989-1997, *The theory of Functional Grammar, I-II*, Dordrecht, Foris.
- GIVON T., 1984-1989, *Syntax. A functional-typological Introduction, I-II*, Amsterdam, John Benjamins.
- GUILLET A. et LECLERE Ch., 1992, *La structure des phrases simples en français : II. Constructions transitives locatives*, Genève, Droz.
- KIMENYI A., 1980, *A Relational Grammar of Kinyarwanda*, Berkeley, University of California Press.
- LEMARECHAL A., 1983, Sur la prétendue homonymie des marques de fonction : la superposition des marques, *BSLP*, 78/1, pp. 53-76.
- LEMARECHAL A., 1984, Les phénomènes démarcatifs et la théorie de la superposition des marques, in *Discussion Papers* du 5th International Phonology Meeting (Eisenstadt), pp. 139-143.
- LEMARECHAL A., 1985, Substantivité et parties du discours en kinyarwanda : le problème du prépréfixe dans les langues bantoues, *BSLP*, 80/1, pp. 363-421.
- LEMARECHAL A., 1989, *Les parties du discours. Sémantique et syntaxe*, P.U.F., Paris.
- LEMARECHAL A., 1995, Actants ou arguments ?, in Fr. Madray-Lesigne et J. Richard-Zapella (éds.), *Lucien Tesnière aujourd'hui*, Paris, Bibliothèque de l'Information Grammaticale, pp. 165-174.
- LEMARECHAL A., 1997, *Zéro(s)*, P.U.F., Paris.
- LEMARECHAL A., 1998, *Études de morphologie en f(x, ...)*, Louvain, Peeters.
- LEMARECHAL A. (à paraître). Incorporation syntaxique et cumul/décumul des relations sémantiques, *Modèles linguistiques*.
- LYONS J., 1977, *Semantics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- OYELARAN O. O., 1982, On the scope of the serial verb construction in Yoruba. *Studies in African Linguistics*, pp. 109-146.
- POTTIER B., 1995, *Sémantique générale*, Paris, P.U.F.
- REICHENBACH H., 1947, *Elements of symbolic logic*, New York, Free Press.
- VENDLER Z., 1967, *Linguistics in philosophy*, Ithaca(NY), Cornell University Press.